

## Les emprunts de Potebnja à Lazarus : essai d'élucidation

Serhii WAKOULENKO

Université nationale pédagogique H. S. Skovoroda à Kharkiv

**Résumé:** L'inspiration humboldtienne de la théorie linguistique d'Aleksandr Potebnja est une donnée évidente. On a également reconnu depuis longtemps la nécessité d'une évaluation détaillée du rôle médiateur de Heymann Steinthal, dont l'interprétation de la pensée de Wilhelm von Humboldt avait servi de fil conducteur à Potebnja. Malgré l'existence de nombreuses affinités entre Steinthal et Potebnja, on peut constater une considérable indépendance de celui-ci vis-à-vis de celui-là. En revanche, le thème de l'influence sur Potebnja de la part de Moritz Lazarus, collaborateur et ami personnel de Steinthal, n'a pas fait l'objet de sérieuses études jusqu'à aujourd'hui. Potebnja a cependant emprunté à Lazarus plusieurs notions de portée capitale dans l'économie de sa propre pensée théorique. Notamment, il y a lieu de croire que sa définition de la *forme interne du mot* a été influencée plutôt par Lazarus que par Steinthal. Potebnja a emprunté directement à Lazarus la notion de *condensation de la pensée*, s'en servant pour mettre le langage en relation avec les phénomènes relevant du développement des sentiments éthiques et esthétiques chez l'homme, ce qui permet de lancer un pont vers sa théorie du nationalisme tout comme vers sa théorie de l'art verbal. Certaines idées de Lazarus ont donc toujours fait partie de l'horizon intellectuel de Potebnja, lequel était bien conscient de leur origine.

**Mots-clés :** Potebnja, Lazarus, Humboldt, Steinthal, forme interne (du mot), condensation de la pensée, éthique, esthétique de l'art verbal, nationalité, dénationalisation.

Aleksandr Potebnja (1835-1891) passe à juste titre pour le humboldtien numéro un dans la Russie impériale de la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle (cf. Trautmann-Waller 2006, p. 6). À la fin du troisième chapitre de *La pensée et le langage* (1862), entièrement dédié à l'analyse des principales thèses théoriques de Humboldt, il déclarait d'ailleurs explicitement lui-même son rejet du logicisme linguistique en faveur du courant, initié justement par Humboldt, qui respecte le spécifique, œuvre des peuples (Potebnja 1862, CXIII, p. 41). Cette attitude resterait la sienne dans sa période mûre, où il affirmerait encore sa fidélité à la doctrine de son grand maître allemand (Potebnja 1880, p. 97; cf. *id.*, 1895, p. 21).

Maints chercheurs ont également souligné le rôle médiateur de Steinthal, duquel Potebnja a reçu une version remaniée et psychologisante de la théorie humboldtienne du langage (p. ex., Buzuk 1918, p. 126; 1924, p. 202-203 ; Čexovyč 1931, p. 50 ; Venckovič & Šajkevič 1971, p. 48). Du reste, Potebnja (1862, CXIII, p. 24, n. 1) avouait avoir suivi Steinthal pour exposer les antinomies de Humboldt dans le troisième chapitre de *La pensée et le langage*. Rien de trop étonnant donc à lire chez Jacqueline Fontaine (1995, p. 98) que «la stimulante réflexion de Humboldt» soit parvenue jusqu'à Potebnja «à travers l'interprétation en forme de paraphrase qu'en avait faite Steinthal». D'une manière plus prononcée encore, Ilse Ermen (1995, p. 218) soutient que Potebnja «est plutôt redevable à Steinthal qu'à Humboldt», tandis que Brigitte Bartschat (1987, p. 2608) croit pouvoir le qualifier d'«apologiste de Steinthal» (au moins, d'après ce qu'en pense l'opinion commune des linguistes).

Ces estimations impressionnistes doivent cependant être révisées à la lumière des recherches plus récentes sur l'interaction des influences subies et des poussées théoriques indépendantes dans la réflexion de Potebnja. Notamment, selon Matthias Aumüller (2005, p. 100-101) dont l'étude s'occupe en premier lieu du versant poétique de la pensée de Potebnja, celui-ci a su harmoniser une théorie systémique du langage, largement empruntée à Steinthal, et les idées du 'premier' Humboldt sur l'esthétique, ce qui lui a permis d'y intégrer organiquement les thèses fondamentales du 'second' Humboldt sur la nature du langage. En ce qui concerne la linguistique en tant que telle, un examen du chassé-croisé des influences sur Potebnja venues de Humboldt et de Steinthal a été entrepris par Sara Passarella. La doctrine de Potebnja y apparaît comme «résultat, pas du tout linéaire, d'une opération compliquée de synthèse entre la tradition humboldtienne et l'interprétation steinthalienne, fruit original et imprévisible d'un retour à Humboldt à travers Steinthal» (Passarella 2007, p. 40).

Or ce tableau ne serait pas complet sans inclure les impulsions venues d'un autre auteur important pour Potebnja : Moritz Lazarus. Ce spécialiste en psychologie était un ami intime et beau-frère de Steinthal. Né en 1824 à Filehne, une petite ville dans la province prussienne de Posnanie (aujourd'hui Wieleń en Pologne), il a fait ses études universitaires à Berlin, où il était élève de Johann Friedrich Herbart. Après avoir obtenu un docto-

rat en philosophie à l'Université de Halle (1849), il s'est dédié, en tant que savant indépendant, à l'étude de la psychologie. La publication des deux volumes d'un recueil de ses travaux sous le titre *La vie de l'âme* en 1856-1857 lui a valu le poste de professeur honoraire à l'Université de Berne, où une chaire de «psychologie et de psychologie des peuples», la première dans l'aire germanophone, fut mise en place en 1860. Sa carrière à Berne se déroulait bien : il fut nommé professeur ordinaire et doyen en 1862, recteur en 1863. Sur le plan scientifique, il s'est fait dans cette période une réputation internationale avec la fondation, en 1860, de la *Zeitschrift für Völkerpsychologie*, revue qu'il codirigeait avec Steinthal. Ce nonobstant, il s'est décidé en 1866 à revenir en Allemagne, où il enseigna la philosophie à l'Académie militaire (1868-1872) et à l'Université de Berlin (depuis 1873), mais sans accéder de nouveau au grade de professeur ordinaire. Il est mort en 1903 à Merano (cf. Jordi-Lämmli 2004, p. 8; Klautke 2010, p. 3-4).

Pour la postérité, il est resté surtout un militant pour les droits des Juifs en Allemagne. Par contre, sa production scientifique, très populaire de son vivant, a été éclipsée par le rayonnement de son collègue et ami Steinthal dont il apparaît typiquement, dans l'actuelle littérature secondaire, comme l'ombre fidèle. Waltraud Bumann (1965, p. 6) a saisi l'essence de cette tendance dans les paroles suivantes : «Les avis de ces deux hommes sur la nature du langage et sur le but et la tâche de la psychologie des peuples coïncident tellement qu'écrire sur Steinthal signifie du même coup écrire sur Lazarus». Steinthal et Lazarus ont en effet donné ensemble ce qu'on peut appeler «la forme canonique» d'une théorie de l'origine du langage ayant pour base la psychologie individuelle de l'époque, ou encore d'une théorie de représentation psychique vue comme signification lexicale. Selon la répartition des rôles qui leur sont dévolus dans l'histoire intellectuelle, Steinthal incarne le penseur allemand profond et abstrus, tandis que Lazarus remplit auprès de lui les fonctions de popularisateur et systématisateur (cf. Knobloch 1988 : p. 118, 268, 411-412; De Pater & Swiggers 2000, p. 185). Par conséquent, Lazarus est parfois totalement négligé au profit de Steinthal. Même le Bernois Leonhard Siegfried Jost, tout en consacrant une douzaine de pages à Steinthal dans sa thèse sur la conception du langage comme *energeia* (cf. Jost 1960, p. 83-93), a passé sous silence l'apport de Lazarus à l'élaboration de cette thématique. Chez Lia Formigari (2001, p. 217), Steinthal figure comme l'unique initiateur de la psychologie des peuples, bien que la priorité, tant chronologique que méthodologique, revienne en ce cas indubitablement à Lazarus (1851; cf. Bumann 1965, p. 45; Knobloch 1988, p. 182) qui a forgé le terme *Völkerpsychologie* et mis en circulation la notion correspondante.

Une autre notion importante due à Lazarus est celle de *Verdichtung des Denkens*, c'est-à-dire de «condensation linguistique de la pensée», qui constitue l'essentiel de sa contribution personnelle à l'analyse du problème de l'interaction du langage et de la pensée (cf. Knobloch 1988, p. 413-414) et qu'il semble avoir introduite en 1857, dans la première édition de *La vie*

*de l'âme* (cf. Meschiari, 1998, p. 294-295], où il désigne ce processus comme une «prestation énorme, étonnante et merveilleuse offerte par le langage» (Lazarus 1857, p. 161). Parmi ses exemples, on trouve les adjectifs allemands *hart* 'dur' et *milde* 'léger', *streng* 'austère' et *weich* 'souple' en tant que caractérisations de technique de dessin. Selon l'auteur, ces mots-là ne contiennent plus, en ce cas, d'images concrètes, mais y font seulement référence; ils sont des représentations générales qui se trouvent en dehors et au-dessus des images. Pour paradoxal que cela paraisse, toute précision du contenu de l'intuition doit disparaître afin qu'une représentation nette puisse se former. Lazarus (1857, p. 206) offre l'explication suivante du mécanisme linguistique sous-jacent à ce procédé psychologique :

Cela se produit justement à travers le langage, car l'entière masse bigarrée des intuitions, avec leur précision concrète, est pour ainsi dire distillée et condensée jusqu'à un extrait, tandis qu'elle devient l'objet de l'aperception au moyen d'un mot et de la représentation qui l'accompagne ; elle n'est représentée que par celui-là et n'est pensée comme unité qu'à l'aide de celle-ci.

La condensation de la pensée a aussi une dimension historique, ce qui permet la transmission de l'expérience cognitive d'une génération à l'autre par l'intermédiaire des formes linguistiques héritées. Lazarus (1857, p. 106) illustre cet aspect de la condensation par des verbes allemands tels que *rufen* (lat. *clamare*, fr. *appeler*) et *machen* (lat. *facere*, fr. *faire*): tout en semblant être des formations linguistiques primitives et des expressions originales pour désigner ces actions sensibles, ils ont en réalité une signification composée ('laisser percevoir par l'ouïe' et 'laisser venir à l'existence' respectivement) et sont des unités dérivées. Leur apparition s'explique de la manière suivante:

Au fur et à mesure que tombe dans l'oubli cette dérivation, c'est-à-dire le processus historique de la formation des représentations réalisé aux divers stades du développement linguistique, le contenu de la représentation se condense, et ce qui a été compliqué pour les aïeux devient simple pour leur descendance, ce qui a été, auparavant, dérivé devient primitif ; ce qui s'est formé naguère graduellement et lentement, paraît avoir été fait d'un seul coup.  
(Lazarus 1857, p. 160)

Les prestations du langage sont donc considérées par Lazarus en premier lieu à travers le prisme de l'économie de la pensée, avec une attention spéciale pour la capacité qu'a la pensée de condenser dans une représentation une infinité de références et d'allusions (cf. Knobloch 1988, p. 420-421). Par contre, les aspects plus techniques de la science du langage, telle la grammaire, n'étaient pas son fort, et il s'y trouvait largement devancé par Steinthal (cf. *ibid.*, p. 182, 420). En effet, la première partie du second tome de *La vie de l'âme*, portant le titre *L'Esprit et le langage* (Lazarus 1857, p. 3-258), est son unique texte important consacré aux problèmes de la théorie linguistique. Cependant, force est d'admettre que cet

ouvrage a connu un succès appréciable dont témoignent ses trois rééditions en version revue et élargie (1878, 1885, 1917). En plus de donner un excellent aperçu de ce que le courant psychologique dans la linguistique de l'époque avait à dire sur la relation entre la pensée et le langage (cf. Knobloch 1988, p. 399), cette monographie renfermait un grand nombre d'observations justes et fines relatives aux faits langagiers. Par exemple, en parlant de la composition lexicale comme un trait distinctif du génie de la langue allemande où la forme linguistique interne se manifeste avec une force particulière quand une série de mots successifs sont amalgamés dans un tout au moyen de la forme grammaticale du dernier élément, Lazarus (1857, p. 156-157) citait une tournure précieuse improvisée par l'une de ses amies laquelle, pour désigner l'état de malaise et de lassitude qu'elle éprouvait, avait dit, «es sei ihr taschenmesserzusammenklapperig zu Muthe». Le sujet et le prédicat d'une comparaison implicite sont englobés ici dans un mot devenu adjectif par l'adjonction de la désinence correspondante.

Tout cela a valu à cet ouvrage d'être classé par Clemens Knobloch (1988, p. 411) comme «un petit chef-d'œuvre même du point de vue actuel». Certains points théoriques négligés par Steinthal, parmi lesquels la perspective communicative ou, plus exactement, les questions de la compréhension de l'autre et de l'auto-compréhension, tout comme le problème de la corrélation entre le système de la langue et l'activité de la parole, n'ont d'ailleurs pas manqué de trouver chez Lazarus la place qui leur est due (cf. *ibid.*, p. 106, 193; Nerlich 1992, p. 82).

À Potebnja, lecteur assidu de la littérature linguistique allemande, les mérites de Lazarus n'ont pas échappé. Bien que les renvois à *La vie de l'âme* soient chez lui beaucoup moins nombreux qu'aux travaux de Steinthal, ils témoignent de l'attention qu'il a prêtée à ces mêmes facettes de l'œuvre de Lazarus qui seront mises en valeur par les chercheurs postérieurs. Plus d'une fois il cite des exemples empruntés à Lazarus, dont l'anecdote, relatée par celui-ci (cf. Lazarus 1857, p. 77, note), d'un Allemand visitant une exposition à Paris qui a été frappée par ce que les Français disent *du pain* au lieu de *Brod* [sic !] : à la remarque d'un compatriote qu'eux, les Allemands, disent, en contrepartie, *Brod*, il aurait répondu : «Puisque c'est bien ce qu'il est, *Brod!*»<sup>1</sup>. Dans d'autres cas, le nom de Lazarus n'est pas mentionné par Potebnja, mais le parallélisme des exemples, tels que l'explication de mots à signification étymologique claire : grec βούς et russe *byk* 'bœuf' comme «pousseur de beuglements», allemand *Wolf* et russe *volk* 'loup' comme «égorgé» (cf. Lazarus 1857, p. 102-103, 105; Potebnja 1862/CXIII, p. 88; CXIV, p. 4), laisse deviner que *La vie de l'âme* est leur source probable.

Occasionnellement, Potebnja entrait en discussion avec Lazarus sur certains points théoriques précis. Tel est le cas particulier du symbolisme

<sup>1</sup> Potebnja (1862/CXIV, p. 31-32 et note 2), s'étant servi de cet exemple pour confirmer la thèse de l'existence d'un lien indissociable entre le mot et la chose dans les esprits naïfs, s'appuyait toutefois sur d'autres faits semblables puisés dans le folklore serbe.

phonétique pris comme l'un des moyens assurant le caractère non-arbitraire du lien entre la représentation du son et la représentation de l'objet dans un mot. Contrairement à Lazarus (1857, p. 99-102, surtout p. 101 et note) qui considérait la similarité entre les intuitions et les impressions produites sur l'âme par la forme sonore et le contenu du mot (*klar* 'clair', *hell* 'lumineux', *trübe* 'turbide', *dumpf* 'sourd', *spitz* 'aigu', *mild* 'doux', etc.) comme un moyen de les connaître antérieur à tout autre et plus ancien que l'association de ces représentations, Potebnja (1862/CXIII, p. 94) est venu à la conclusion<sup>2</sup> que «le symbolisme phonétique vient s'ajouter non seulement au son tout prêt, mais également au mot avec sa forme interne, sans avoir été effectivement nécessaire pour la formation du mot». De même, Potebnja quittait Lazarus (et Steinthal) dans son analyse du rôle de l'onomatopée qu'il considérait plus modeste. Reprenant à Lazarus (1857, p. 102-103) l'exemple du mot *βοῶς*, interprété par celui-ci comme «émettant le son *bu*»<sup>3</sup>, Potebnja (1862/CXIII, p. 88) a refusé d'y reconnaître une vraie imitation du cri animal, car le substantif en question a été créé non à partir du beuglement inarticulé, mais à partir de son remodelage à l'aide des sons articulés d'une langue humaine.

Potebnja se tenait à l'écart de certaines opinions épousées par Steinthal et Lazarus non seulement en ce qui concerne ce premier degré, dit 'onomatopéique' ou 'pathognomonique', de la forme interne, mais aussi les degrés suivants, le 'caractéristique' et le troisième, d'abord sans nom puis identifié à 'l'usage linguistique' (cf. Steinthal 1855, p. 306-314; 1871, p. 432). En lignes très générales, la spécificité de Potebnja consiste en ce qu'il refusait d'admettre la chute relativement rapide de la forme interne postulée par ses prédécesseurs allemands, insistant sur le fait que le procédé linguistique employé pour dénommer les objets reste toujours essentiellement le même (cf. Wakulenko 1996, p. 266-267). Rien d'étonnant donc si, en introduisant la notion de la forme interne dans *La pensée et le langage*, il a préféré appeler à son appui l'autorité de Humboldt comme source première (cf. Potebnja 1862/CXIII, p. 86). Les endroits qu'il citait sont ceux où Humboldt (1974, p. 235) avait donné l'exemple de l'éléphant, désigné en sanscrit tantôt comme 'celui qui boit deux fois' (*dvipa*), tantôt comme 'celui qui a deux dents' (*dvirada*), tantôt comme 'celui qui est pourvu d'une main' (*hastin*), où encore avait proposé l'explication de la combinaison du concept avec l'élément phonétique par la médiation d'un troisième terme, comme *Nehmen* 'prise' dans *Vernunft* 'raison', *Stehen* 'position' dans *Verstand* 'entendement', *Hervorquellen* 'jaillissement' dans *Blüthe* 'épanouissement' (*ibid.*, p. 248). Il est vrai cependant que Humboldt n'avait offert aucune définition de la notion de forme interne, ni même employé ce terme ailleurs que dans le titre de deux chapitres de son livre sur le kawi. Ses explications à ce sujet étaient du reste tout autres que lumineuses :

<sup>2</sup> Telle avait été aussi l'opinion de Humboldt (1974, p. 221-223).

<sup>3</sup> Chez Steinthal (1855, p. 313) on trouve un exemple analogue : *miau*, désignation du chat en chinois.

[...] tout concept doit s'articuler intérieurement sur des indices distinctifs qui lui sont propres ou qui signalent ses relations à d'autres concepts, tandis que, de son côté, le sens articuloire se met en quête des marques phonétiques. (Humboldt 1974, p. 234)

C'est bien Steintal qui s'est mis à imposer et élucider la notion de forme linguistique interne (cf. Christy 1987, p. 491), cette «trouvaille géniale de Humboldt» (Steintal 1858, p. 128) qu'il fallait néanmoins, selon lui, «protéger contre Humboldt lui-même» (*ibid.*, p. 117). C'est pourquoi certains auteurs accordent à Steintal, plutôt qu'à Humboldt, le mérite d'avoir valorisé cette notion dans le champ des sciences du langage (cf. Borsche 1989, p. 49-51; Hentschel & Weidt 1990, p. 400, n. 2; Meschiari 1991, p. 289). Le zèle de Steintal a produit, toutefois, une diversité d'explications qu'on a peine à ne pas qualifier d'excessive (cf. Noreen 1904, p. 27; Borsche 1989, p. 50-51). Même une sélection partielle, tirée seulement des textes de Steintal que Potebnja connaissait au temps où il écrivait *La pensée et le langage*, donne une idée suffisante de la confusion qui y régnait :

Le son devient signe de l'intuition ; la conscientisation de cette intuition à l'aide du son est une intuition de l'intuition, tandis qu'une intuition devenue objet d'intuition est une représentation ; c'est donc cette représentation qui constitue le signifié du signe phonique. L'intuition de l'intuition est un transfert de l'intuition dans le son ; la connexion de l'une et de l'autre constitue la forme linguistique interne, tandis que le son est la forme linguistique externe, et la représentation appartient à la matière de la conscience. (Steintal 1855, p. 304)

La forme linguistique interne, ou l'intuition de l'intuition est elle aussi, comme le processus de l'intuition et comme la sensation, une espèce de conscience, quoiqu'une conscience non des objets extérieurs, mais de ceux intérieurs, des intuitions. (*ibid.*, p. 305)

[...] l'auto-conscience instinctive, ou l'intuition de l'intuition, pour autant [...] qu'elle soit liée au son, s'appelle la forme linguistique interne. (*ibid.*, p. 340)

[...] la forme linguistique interne elle-même n'est pas le signifié, mais seulement une intuition de celui-ci, formée instinctivement. (*ibid.*, p. 343)

La forme linguistique interne comprend toutes les catégories de la représentation selon lesquelles l'auto-conscience instinctive saisit les intuitions et les concepts. (*ibid.*, p. 355)

Le son est un moyen d'aperception, mais le langage possède également d'autres moyens intellectuels ou notionnels pour apercevoir des intuitions, des concepts ou des idées. L'ensemble de ces moyens spirituels dont dispose une langue est sa forme interne, par opposition à la forme phonique. (Steintal 1857, p. 93)

[...] la forme interne de la langue est son élément mental, par lequel elle est en soi une vision du monde et en même temps un moyen pour en créer une, un organe énergétique de connaissance. (Steintal 1858, p. 130)

[...] que serait la forme linguistique interne, sinon l'auto-activité de la raison qui démêle et façonne le matériau donné au cours de la représentation, effectuée mécaniquement ? (Steintal 1860, p. 92)

Dans cet ensemble de citations — qui reflètent la «théorie de la fonction représentative du langage» élaborée par Steintal à partir des idées humboldtiennes (cf. Barba 1990, p. 270) — la forme interne est mise en rapport avec une série de notions hétéroclites dont l'enchevêtrement est, en fait, difficilement débrouillable. Néanmoins, il est possible d'y dépister deux approches génériques. D'après l'analyse et la terminologie de Mario Barba (1990 p. 269, 271), la forme linguistique interne tantôt apparaît chez Steintal comme «complexe systématique de concepts et de formes représentatives distinct de la forme du son articulé», tantôt elle «prend la valeur de trait distinctif exprimant par antonomase toutes les intuitions possibles du même objet constitué». Du point de vue évolutionniste, il semble que Steintal, après avoir commencé par identifier les notions de 'forme interne' et 'grammaire' (cf. Steintal 1848, p. 111), ou «système spécifique de catégories grammaticales d'une langue» (cf. *id.*, 1850, p. 71), glissait ensuite de plus en plus vers une linguistique (voire sémantique) du mot isolé, quoique sans oublier la problématique de l'ensemble de la langue (cf. Ringmacher 1996, p. 99-100). Ce n'est pas par hasard que ces deux aspects sont présents dans la définition steintalienne que Thomas C. Christy (1987, p. 493) a sélectionnée comme la plus satisfaisante, à savoir :

[...] la forme linguistique interne est en général une intuition ou aperception de tout contenu possible que l'esprit possède, un moyen pour conscientiser, détenir et reproduire ce contenu, voire un moyen pour obtenir et même créer un nouveau contenu. (Steintal 1860, p. 84)

Quant à Potebnja, il est généralement connu comme l'un des linguistes qui ont tenté de tirer profit de la conception humboldtienne du langage comme un tout organique, trop embrouillée, dans son originale forme globale pour pouvoir être mise au service de la recherche empirique (cf. Haßler 1991, p. 125), en fractionnant l'objet de l'analyse et tournant l'attention vers l'étude de la motivation linguistique présente dans les mots isolés (cf. *ibid.*, p. 156). Dans son cas, en effet, il n'y aucune ambiguïté, car il a fait lui-même une déclaration explicite à cet effet. Son point de départ est constitué de deux thèses de Humboldt :

[...] la langue ne saurait être regardée comme un contenu subsistant, que le regard pourrait survoler dans son ensemble ou détailler de proche en proche ; on doit y voir au contraire un contenu se produisant sans fin, et où sont fixées les lois qui règlent sa production, mais non le champ d'application et pas davantage les modalités du produit, qui restent complètement indéterminées. (Humboldt 1974, p. 196)

[...] à côté des éléments ayant déjà reçu une forme, la langue consiste-t-elle avant tout en méthodes capables de développer plus avant le travail de l'esprit, en lui prescrivant sa forme et sa trajectoire. Une fois dépositaires de leur forme, les éléments constituent, si l'on veut, une masse morte, mais cette masse porte en elle le germe vivant d'une capacité inépuisable de détermination. (*ibid.*, p. 200)



Le commentaire dont Potebnja (1862/CXIV, p. 96) accompagnait ces citations ne laisse aucun doute sur le programme de travail qu'il s'était formulé : «Nous appliquons au mot isolé ce qui vient d'être dit sur la langue entière». Cette proclamation de principe apparaît — symptomatiquement — dans un contexte où l'auteur parle précisément du rôle de la forme interne dans le cadre de communication entre le locuteur et l'auditeur. Le passage de la forme interne de la langue à la forme interne du mot est en effet considéré comme l'un des traits saillants de la théorie de Potebnja (cf. Venckovič & Šajkevič 1971, p. 52; Haßler 1991, p. 156; Aumüller 2005, p. 74; Plaxonina 2006, p. 115; Alpatov 2012, p. 132-133). L'impulsion serait-elle venue de Steinthal, comme le croit, par exemple, Jurij Vil'čyns'kyj (1995, p. 35)? Au niveau superficiel, le traitement de ce problème par Potebnja contient de nombreuses traces évidentes de la terminologie et des motifs steinthaliens. Ce nonobstant, le manque d'une formulation précise de la notion de forme interne du mot chez Steinthal laisse planer un doute sur une telle filiation des idées. En revanche, le texte de Potebnja révèle des parallèles beaucoup plus proches avec l'élaboration de ce thème par Lazarus<sup>4</sup>. La définition de la forme interne proposée par celui-ci s'accorde en effet beaucoup mieux avec la direction que Potebnja allait donner à son étude :

[...] au rapport unilatéral d'une chose multilatérale à l'homme, fixé au moyen de la langue, nous donnons le nom de *forme linguistique interne*.

[...] La forme linguistique interne consiste en ce qu'une intuition, composée de multiples sensations, est fixée dans l'âme par son lien avec le mot, et ce d'une telle manière que le mot, tout en signifiant la chose entière, n'exprime pourtant qu'une seule sensation, c'est-à-dire une propriété qu'elle possède ; l'intuition est donc fixée de la même manière et avec la même orientation que celle de sa perception ; ceci revient à ce qu'il y a une sensation qui l'emporte sur les autres et représente l'intuition toute entière. (Lazarus 1857, p. 102)

Les paroles de Potebnja (1862/CXIII, p. 87) : «La *forme interne* du mot est le rapport entre le contenu de la pensée et la conscience; elle montre comment l'homme se représente sa propre pensée», semblent effectivement *c o n d e n s e r* ces pensées de Lazarus.

Potebnja (1862/CXIV, p. 128) avouait sans ambages avoir emprunté à Lazarus le terme et la notion de condensation de la pensée, dont l'importance pour sa propre théorie du langage est indéniable, car elle était à la base de sa conception d'économie des efforts mentaux et d'accélération des processus cognitifs grâce au progrès des langues (*id.* 1873, p. 37; 1941, p. 70).

Deux points sont à souligner à ce propos. Bien que la quasi-totalité de références à Lazarus chez Potebnja soit concentrée dans son œuvre de

<sup>4</sup> Steinthal (1858, p. 133) lui-même la tenait du reste pour excellente, puisque Lazarus avait mis la forme interne en rapport avec les idées de Herbart sur l'aperception aussi bien qu'avec la nouvelle catégorie psychologique de condensation de pensée.

jeunesse, *La pensée et le langage*, l'influence reçue s'est avérée durable. Potebnja continuait à se tenir invariablement aux postulats du courant psychologique en linguistique, même s'il ne jugeait plus nécessaire d'y revenir après avoir expressément fait sa déclaration de principes. Une indication très claire à cet égard est contenue dans le quatrième tome du *Mémoire sur la grammaire russe*, publié à titre posthume (1941), où Potebnja réagissait, précisément, aux attaques contre la notion de condensation de la pensée :

[...] l'un des goguenards qui, par pauvreté d'esprit, se tiennent pour des gens très intelligents et scientifiquement avancés, quoique sans porter le fardeau de l'érudition, et qui par conséquent qualifient de bêtise tout ce qu'ils ne comprennent pas tout de suite, s'est moqué, par parole imprimée, du terme, emprunté à Steintal et à Lazarus, «condensation de la pensée», mais aussi de moi, qui l'ai utilisé ; néanmoins, il est impossible de se passer de ce mot [...], si l'on finit par apprécier chez nous, comme on peut l'attendre, les efforts des savants que je viens de mentionner, et en général, si l'élaboration scientifique de la psychologie dans le sens indiqué par Herbart arrive à prendre racine chez nous. (Potebnja 1941, p. 73)

Pour démontrer l'importance de la notion en question, Potebnja a choisi un endroit chez Lazarus où il s'agit, selon la paraphrase d'Alberto Meschiari (1997, p. 467), de «l'activité fondamentale *symbolique* de l'esprit humain» dans un champ spécifique tel que l'histoire<sup>5</sup>.

Pour éviter tout équivoque, Potebnja a fourni une traduction exacte et stylistiquement soignée d'un fragment assez étendu tiré de l'étude de Lazarus «Sur les Idées en histoire» (cf. Lazarus 1865, p. 404-406). Lazarus y distinguait entre les processus psychiques qu'il appelait *Verdichtung* 'condensation' et *Vertretung* 'remplacement, suppléance':

Lorsqu'un historien se sert d'une multitude de notes éparses sur les prédispositions, les expériences vécues et les actions d'une personne pour donner un tableau précis de son caractère; lorsqu'il utilise d'innombrables témoignages sur des événements isolés pour offrir un portrait concis, mais fidèle, d'une guerre, d'une révolution, d'un changement de système; lorsqu'il tire profit de nombreuses dépêches et relations, ébauches et variantes pour décrire succinctement la marche d'une négociation avec ses motifs et ses réussites; lorsqu'il fait suffisamment connaître, en peu de paroles, le contenu d'un ouvrage littéraire, – dans

5 Les réflexions de Lazarus sur ce thème ont d'ailleurs vite attiré l'attention du monde savant: on peut signaler une traduction française, effectuée par le professeur lausannois Henri Brocher, de son 'fragment' intitulé «Verdichtung des Denkens in der Geschichte» (Lazarus 1862; 1868), tout comme le compte-rendu de Robert Flint (1874, p. 581-586), écrit à l'origine en anglais, mais disponible également en français (Flint 1878, p. 400-407), qui inclut aussi les thèses principales avancées dans l'article volumineux «Über die Ideen in der Geschichte» (Lazarus 1865). Selon Flint (1874, p. 583; 1878, p. 402-403), la psychologie historique envisagée par Lazarus aurait pour tâche suprême d'exposer la création des organisations et des institutions sociales, légales, politiques et religieuses par l'analyse des soi-disant idées formatives. Ces dernières, identifiables avec les forces motrices principales de l'histoire, sont des idées morales ou esthétiques qui ne reflètent pas la réalité, mais l'anticipent, la préfigurent et la façonnent.

tous ces cas il y a de grandes masses de représentations condensées en de moindres séries qui, même si leur forme a été modifiée et affinée, conservent leur contenu. (Potebnja 1941, p. 73; cf. Lazarus 1865, p. 404-405)

La suppléance, bien qu'apparentée à ce procédé de condensation, s'en diffère néanmoins tant quantitativement que qualitativement :

En revanche, une vraie suppléance de séries de représentations par des représentations isolées, et de masses de représentations par leurs séries isolées a lieu au cas où les premières (les séries et les masses), sans être effectivement contenues dans les secondes, sont, à coup sûr, présumées par elles dans l'âme, de manière que l'apparition des représentations suppléantes dans la conscience garantit que les masses suppléées puissent également y apparaître au besoin. (Potebnja 1941, p. 73; cf. Lazarus, 1865, p. 405)

Enfin, pour rendre les choses parfaitement claires, Potebnja a ajouté à sa traduction le texte d'une note fournie par Lazarus où l'opposition entre la suppléance et la représentation est saisie d'une façon tout à fait palpable:

Les manuels pour les maîtres, visant à disposer la matière à enseigner, doivent se composer des suppléances, dont l'extrême est la table des matières ; les encyclopédies doivent offrir des condensations, dont la compréhension requiert une connaissance préalable des masses plus larges de représentations. (Potebnja 1941, p. 73; cf. Lazarus 1865, p. 406, note)

Le travail d'historien n'était pas étranger à Potebnja, dont la première thèse (non conservée), pour laquelle la Faculté d'Histoire et de Lettres de l'Université de Kharkiv lui a attribué, en 1856, le titre de 'candidat', avait pour thème *Les premières années de la guerre de Khmel'nitski* (v. Frančuk 1985, p. 25). Plus tard, cependant, il n'y revenait plus, ses évocations hors de la science du langage strictement disciplinaire se rattachant plutôt aux questions de l'esthétique littéraire et de l'éthique. Significativement, c'est encore Lazarus qui lui servait d'appui quand il a abordé cette thématique dans *La pensée et le langage* (cf. Potebnja 1862/CXIV, p. 106-109). L'idée principale qu'il fait sienne est exprimée dans le fragment qui suit:

Toutes les relations plus nobles, plus fines et plus délicates de la vie morale ne peuvent se développer qu'après qu'a été atteinte la pleine clarté dans la connaissance de leurs degrés antérieurs. La vie morale commence par des sensations et images internes (*innere Anschauungen*); ces sensations sont le plus souvent l'objet obscur et évanescent de la perception interne (*innere Wahrnehmung*); mais elles peuvent parvenir à une certitude, se déployer en des représentations, lesquelles sont désignées et consolidées par des mots. Et ce n'est qu'après que les sensations antérieures sont devenues des représentations que ces dernières peuvent générer de nouvelles sensations plus délicates : les rameaux de sensations doivent se transformer en branches de représentations d'où poussent et croissent de nouveaux rejetons ; la langue cimente et consolide les produits de l'âme, lui permettant ainsi de passer à une nouvelle activité créatrice.

L'ennoblissement de l'homme, accompli de cette façon, ne consiste certes pas en ce que l'homme fasse de son affectivité originare et naturelle l'objet d'une réflexion froide et spéculative ; il n'est possible qu'à condition que le monde affectif naturel s'élève jusqu'au grade de l'apanage intellectuel de l'âme, jusqu'aux représentations claires.  
(Potebnja 1862/CXIV, p. 108-109; cf. Lazarus 1857, p. 202)

Potebnja, il est vrai, a cité ces pensées de Lazarus à propos du développement moral afin d'en venir au développement esthétique, pour lequel, selon lui, elles gardent toute leur valeur (1862/CXIV, p. 108)<sup>6</sup>. En fait, la suite de *La pensée et le langage* est consacrée principalement à l'étude des parallèles entre la structure du mot d'une langue et celle d'une œuvre littéraire : l'une comme l'autre sont impensables, selon Potebnja, sans la forme interne. En revanche, la dimension éthique occupera une place importante dans ses écrits plus tardifs touchant la question du lien entre la langue et la nationalité, intentionnellement laissée de côté dans *La pensée et le langage* (cf. Potebnja 1862/CXIII, p. 41).

Bien que la théorie du nationalisme embrassée par Potebnja, dont la première exposition systématique est due à Vasilij Xarciev (1902-1903), constitue, à côté de sa philosophie du langage et de sa théorie de l'art verbal, l'un des piliers de sa doctrine (cf. Čexovyč 1931: p. 93-118, 136-142, 184-185), la plupart de ses publications sur ce thème n'ont paru qu'après sa mort. En effet, dans l'ensemble des textes pertinents, réunis et publiés par les soins de George Y. Shevelov, il n'y qu'un seul, à savoir une recension d'un recueil des chansons populaires ouest-ukrainiennes par Jakiv Holovac'kyj, qui ait été mis au jour de la vie de l'auteur, en 1880 (cf. Potebnja 1992, p. 149). Dans les quelques pages qui y sont consacrées aux problèmes de dénationalisation (des ukrainiens), ce qui saute aux yeux est la mise en relation de la perte de la langue maternelle avec la décadence morale de l'individu comme du peuple entier :

En général, la dénationalisation revient à une *mauvaise éducation*, à une maladie morale ; à un emploi défectueux des moyens disponibles de perception, d'assimilation, d'influence, à un affaiblissement de l'énergie mentale, à l'abomination de la désolation là où des formes évincées de la conscience n'ont été remplacées par rien ; à une dégradation du lien entre les générations montantes et les adultes, bien faiblement compensée par le nouveau lien avec les étrangers ; à une désorganisation sociale, à l'immoralité, à la souillure.  
(Potebnja 1880, p. 96)

La radicalité de ces affirmations de Potebnja ne relève pas de la rhétorique patriotique ; à leur base gît une thèse théorique qui imprègne toute sa conception du langage. Notamment, une erreur capitale, bien qu'assez répandue, consiste, selon lui, en ce qu'on se représente la nationalité

---

6 Cf. aussi: «Les sentiments esthétiques et moraux dépendent du contenu même des représentations [...]» (Potebnja 1862/CXIII, p. 46).

comme contenu, d'où découle son identification toute aussi fautive avec l'apanage ancestral. En alternative, il proposait d'y voir une forme :

En réalité, la nationalité est bien quelque chose de réel par rapport à son passé ; mais, étant conditionnée par lui en tant qu'ensemble de modes d'agir sur les nouvelles influences reçues, elle est formelle au point que sa continuité soit compatible même avec une négation totale de son contenu antérieur, pourvu que celle-ci se réalise par degrés. (*ibid.*, p. 92-93)

L'espace où la formalité dont il s'agit prend corps est offert avant tout par la dimension linguistique, car, «en plus d'être l'un des éléments de la nationalité, la langue est aussi sa réplique la plus parfaite» (*ibid.*, p. 93). La connaissance du monde à l'aide d'une autre langue que la sienne, véhiculée ou non par l'école, est inhibée par le besoin d'effacer le savoir pré-acquis au profit de ce qui vient le remplacer. Dans la conscience d'une personne qui en subit les conséquences s'installe une sorte de palimpseste, d'où résulte, en règle générale, un retard par rapport à celui qui peut apprendre sans devoir oublier les connaissances déposées dans la langue maternelle<sup>7</sup>. Pour les produits plus avancés de l'activité psychique, tels que les notions morales, ceci signifie, en conformité avec la doctrine de Lazarus, tout au moins leur sous-développement. C'est pourquoi Potebnja regardait toute dénationalisation comme «une source de souffrances», ce qui s'applique tout autant aux individus qu'aux peuples entiers, car les uns et les autres se trouvent condamnés à un état de sujétion intellectuelle, morale et économique (cf. *ibid.*, p. 96). Si donc l'engagement de Lazarus dans la lutte pour les droits des juifs en Allemagne trouve un parallèle dans la préoccupation de Potebnja pour le sort de la nation ukrainienne en Russie et en Autriche-Hongrie, on peut expliquer l'analogie de leurs attitudes, au moins en partie, par la base théorique commune qu'ils partageaient, à savoir la théorie de la condensation de la pensée<sup>8</sup>.

En résumé, les emprunts de Potebnja à Lazarus, sans être très nombreux, touchent à certains points essentiels de sa doctrine. Premièrement, sa définition de la notion de forme interne du mot semble avoir son prototype le plus proche dans *La vie de l'âme* de Lazarus. Deuxièmement, Potebnja a puisé chez lui l'idée de la condensation linguistique de la pensée qui sert de fondement à sa propre théorie de l'économie des efforts mentaux grâce au développement du langage. Troisièmement, les ouvertures sur l'esthétique de l'art verbal, sur l'éthique, sur la théorie de la nationalité que Potebnja propose à partir de l'étude philosophique du langage ont leur dénominateur

---

7 Dans la publication en question, il s'agit, en premier lieu, de la situation ukrainienne, mais Potebnja donnait à ce principe une valeur universelle. Par exemple, l'étude prématurée des langues étrangères largement pratiquée dans les couches nobles de la société russe au XVIIIème et au XIXème siècle, a eu pour résultat, selon lui, la multiplication de «demi-idiot» (Potebnja, 1895, p. 19) et l'éducation d'une «quantité écrasante d'imbéciles» (*id.*, 1927, p. 179).

8 L'un des disciples directs de Potebnja a remarqué : «Son nationalisme était un nationalisme de penseur, équilibré, calme et critique» (Ovsjaniko-Kulikovskij 1923, p. 180).

commun, elles aussi, dans la notion de la condensation de la pensée et paraissent avoir été partiellement suggérées par des réflexions de Lazarus.

© Serhij Wakoulenko

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

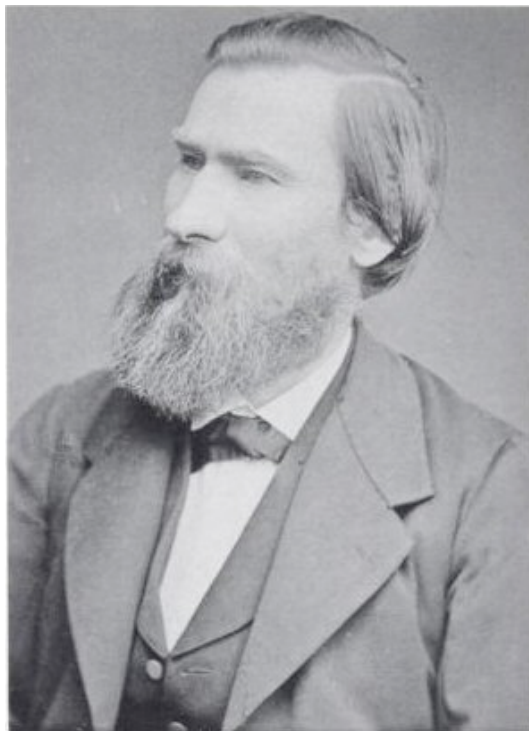
- ALPATOV Vladimir, 2012 : «Humboldt russe» (traduit par Patrick Sériot), in *Cahiers de l'ILSL*, n° 33: *Humboldt en Russie*, p. 129–162.
- AUMÜLLER Matthias, 2005 : *Innere Form und Poetizität : Die Theorie Aleksander Potebnjas in ihrem begriffsgeschichtlichen Kontext*, Frankfurt am Main : Lang.
- BARBA Mario, 1990 : «Lautform, innere Sprachform, Form der Sprachen. Il problema della comparazione e classificazione delle lingue in Heymann Steinthal», in W. Bahner & L. Formigari (éds.), *Leibniz, Humboldt, and the Origins of Comparativism*. Amsterdam & Philadelphia : Benjamins, p. 263–280.
- BARTSCHAT Brigitte, 1984 : «Ideengeschichtliche Bezüge zwischen Hajim Steinthal und Aleksandr Afanas'evič Potebnja (1835-1891)», in W. Bahner et al. (éds.), *Proceedings of the Fourteenth International Congress of Linguists, Berlin/GDR, August 10 — August 15, 1987*, vol. 3. Berlin : Akademie-Verlag, p. 2607-2610.
- BORSCHÉ Tilman, 1989: «Die innere Form der Sprache. Betrachtungen zu einem Mythos der Humboldt-Herme(neu)tik», in H. W. Scharf (éd.), *Wilhelm von Humboldts Sprachdenken. Symposium zum 150. Todestag*. Essen : Hobbing, p. 47-65.
- BUMANN Waltraud, 1965: *Die Sprachtheorie Heymann Steinthals. Dargestellt im Zusammenhang mit seiner Theorie der Geisteswissenschaft*. Meisenheim am Glan : Hain.
- BUZUK Pětr, 1918 : *Očerki po psixologii jazyka. (Kratkoe rukovodstvo po voprosam obščego jazykovedenija)*. Odessa : Knigoizdatel'stvo A. A. Ivasenko [Précis de psychologie du langage (Problèmes de linguistique générale en abrégé)].
- , 1924 : *Osnovnye voprosy jazykoznanija*. Moskva : Tovariščestvo V. V. Dumnov [Questions fondamentales de la linguistique].
- ČEXOVIČ Konstantyn, 1931 : *Oleksander Potebnja : ukrajins'kyj myslytel'-lingvist*. Varšava : s. n. [Alexandre Potebnja, penseur et linguiste ukrainien].
- CHRISTY Thomas Craig, 1987 : «Steinthal and the Development of Linguistic Science : The Convergence of Psychology and Linguistics», in H. Aarsleff et al. (éds.), *Papers in the History of Linguistics. Proceedings of the Third International Conference on the History of the*

- Language Sciences (ICHoLS III), Princeton 19–23 August 1984*. Amsterdam & Philadelphia : Benjamins, p. 491–499.
- DE PATER Wilhelmus Antonius & SWIGGERS Pierre, 2000: *Taal en Tekenen. Een historisch-systematische inleiding in de taal filosofie*. Leuven & Assen: Universitaire Pers Leuven & Van Gorcum.
- ERMEN Ilse, 1995 : «Aleksandr Afanas'evič Potebnja (1835-1891) und seine Rezeption im Westen», in K. D. Dutz & K.-Å. Forsgren (éds.), *History and Rationality. The Skövde Papers in the Historiography of Linguistics*. Münster: Nodus Publikationen, p. 211-225.
- FLINT Robert, 1874 : *The Philosophy of History in France and Germany*. Edinburgh & London: Blackwood.
- , 1878 : *La philosophie de l'histoire en Allemagne* (trad. par Ludovic Carrau). Paris : Germer Baillière.
- FONTAINE Jacqueline, 1995 : «A. A. Potebnja, figure de la linguistique russe du XIX<sup>e</sup> siècle», in *Histoire Épistémologie Langage XVII/2 : Une familière étrangeté : la linguistique russe et soviétique*, p. 95-111.
- FORMIGARI Lia, 2001 : *Il linguaggio. Storia delle teorie*. Roma & Bari : Laterza.
- FRANČUK Vira, 1985 : *Oleksandr Opanasovyč Potebnja*. Kyjiv : Naukova dumka.
- HÄBLER Gerda, 1991 : *Der semantische Wertbegriff in Sprachtheorien vom 18. bis zum 20. Jahrhundert*. Berlin : Akademie-Verlag.
- HUMBOLDT Wilhelm von, 1974 : *Introduction à l'œuvre sur le kawi et autres essais*, (traduction et introduction de Paul Caussat). Paris : Éditions du Seuil.
- JORDI-LÄMMLI Tonja, 2004 : «Chronik der Berner Psychologie», in *Universität Bern. Institut für Psychologie. Institutsbroschüre 2004*. Bern : s. n., p. 8-31.
- JOST Leonhard Siegfried, 1960 : *Die Auffassung der Sprache als Energeia*. Bern : Haupt.
- KLAUTKE Egbert, 2010 : «The Mind of the Nation : The Debate about Völkerpsychologie», *Central Europe*, vol. 8, n° 1, p. 1-19.
- KNOBLOCH Clemens, 1988 : *Geschichte der psychologischen Sprachauffassung in Deutschland von 1850 bis 1920*. Tübingen : Niemeyer.
- LAZARUS Moritz, 1851 : «Ueber den Begriff und die Möglichkeit einer Völkerpsychologie», in *Deutsches Museum. Zeitschrift für Literatur, Kunst und öffentliches Leben*, Bd. 1, Juli-September, p. 112-126.
- , 1857 : *Das Leben der Seele in Monographien über seine Erscheinungen und Gesetze*, Bd. 2. Berlin: Schindler.
- , 1862 : «Verdichtung des Denkens in der Geschichte. Ein Fragment», in *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, Bd. II, p. 54-62.
- , 1865: «Ueber die Ideen in der Geschichte», in *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, Bd. III, p. 385-486.
- , 1868: «Une loi de l'esprit humain ou la condensation successive des idées» (traduit par H. Brocher), in *Théologie et Philosophie. Compte-*

- rendu des principales publications scientifiques à l'étranger*, vol. 1, p. 399-406.
- MESCHIARI Alberto, 1991: «Contributi allo studio dei fondamenti dello storicismo. I. La filosofia della lingua di Heymann Steinthal», in *Intersezioni*, an. XI, n. 3, p. 283-314.
- , 1997: «Moritz Lazarus, la storia e le forme», *Archivio di storia della cultura*, an. 10, pp. 455-475.
- , 1998: «Per una storia del concetto di "condensazione" (Verdichtung)», in *Giornale critico della filosofia italiana*, an. LXXI (LXX), n. 3, pp. 293-306.
- NERLICH Brigitte, 1992: *Semantic Theories in Europe 1830-1930: From Etymology to Contextuality*. Amsterdam & Philadelphia: Benjamins.
- NOREEN Adolf, 1904: *Betydelselära (Semologi). Tredje delen af Vårt språk (band V)*. Lund: Gleerup.
- OVSJANKO-KULIKOVSKIJ Dmitrij, 1923: *Vospominanija*. Petrograd: Vremja [Mémoires].
- PASSARELLA Sara, 2007: «La forma interna della parola in Russia: le variazioni linguistiche ed estetiche di Aleksandr Afanas'evič Potebnja sui temi di Humboldt e Steinthal», in *Russica Romana*, an. XIV, p. 39-51.
- PLAXONINA Olena, 2006: «Dumky O. O. Potebni pro istoryčne morfemne členuvannia slova», Ju. Bezxutryj et al. (éds.), *Oleksandr Potebnja: sučasnyj pohljad. Materialy mižnarodnyx čytan', prysvjačenyx 170-riččju vid dnja narodžennja fundatora Xarkivs'koji filolohičnoji školy 11-12 žovtnja 2005 r.*, Xarkiv : Majdan, p. 114–120 [Les pensées d'Alexandre Potebnja à propos de la division historique des mots en morphèmes].
- POTEBNJA Aleksandr [Oleksander], 1862: «Mysl' i jazyk», in *Žurnal Ministerstva Narodnogo Prosveščeniya*, t. CXIII, II<sup>ème</sup> partie, p. 1-118; t. CXIV/II, II<sup>ème</sup> partie, pp. 1-33, 89-131 [La Pensée et le Langage].
- , 1873: «Iz zapisok po russkoj grammatike. Vvedenie», in *Filologičeskie Zapiski*, vol. XIII, n° IV-V, pp. 1-100; n° VI, p. 101-158 [Mémoire sur la grammaire russe. Introduction].
- , 1880: «Narodnye pesni Galickoj i Ugorskoj Rusi, sobrannye Ja. F. Golovackim. Izdanie Imperatorskogo Obščestva Istorii i Drevnostej Rossijskix pri Moskovskom Universitete. Moskva 1878, 3 časti v IV tomax. Recenzija Člena-korrepondenta Imp. Akademii nauk A. A. Potebni», in *Otčēt o dvadcat'-vtorom prisuždenii nagrad grafa Uvarova. Priloženie k XXXVII<sup>mu</sup> tomu Zapisok Imperatorskoj Akademii Nauk* 4, pp. 64-152 [Révision des *Chansons populaires de la Ruthénie Galicienne et Hongroise, réunies par Ja. F. Golovackij*].
- , 1895: «Jazyk i narodnost», in *Vestnik Evropy*, an. 30, t. 5, fasc. 9, p. 5-37 [La langue et la nationalité].



- , 1927: «Z lystuvannia O. O. Potebni» (podav I. Ajzenštok), *Ukrajina: naukovyj dvoxmisiačnyk ukrajinoznavstva*, livr. 1-2, p. 164-182 [Fragments de correspondance d'Alexandre Potebnja].
- , 1941: *Iz zapisok po russkoj grammatike*, t. IV: *Glagol, mestoimenie, čislitel'noe, predlog*. Moskva & Leningrad: Izdatel'stvo AN SSSR [Mémoire sur la grammaire russe, t. IV: le verbe, le pronom, l'adjectif numéral, la préposition].
- , 1992: *Mova. Nacional'nist'. Denacionalizacija. Stati i fragmenty*, éd. par George Y. Shevelov. N'ju-Jork: s. n. [Langue. Nationalité. Dénationalisation. Articles et fragments].
- RINGMACHER Manfred, 1996 : *Organismus der Sprachidee: H. Steinthals Weg von Humboldt zu Humboldt*. Paderborn, &c.: Schöningh.
- STEINTHAL Heymann, 1848 : *Die Sprachwissenschaft Wilh. v. Humboldt's und die Hegel'sche Philosophie*. Berlin : Dümmler.
- , 1850 : *Die Classification der Sprachen dargestellt als die Entwicklung der Sprachidee*. Berlin: Dümmler.
- , 1855 : *Grammatik, Logik und Psychologie. Ihre Principien und ihr Verhältniss zu einander*. Berlin, Dümmler.
- , 1857 : «Zur Sprachphilosophie», in *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, Neue Folge, Bd. XXXI, p. 68-95, 194-224.
- , 1858 : *Der Ursprung der Sprache, im Zusammenhange mit den letzten Fragen alles Wissens. Eine Darstellung, Kritik und Fortentwicklung der vorzüglichsten Ansichten*, 2. Ausgabe, Berlin : Dümmler.
- , 1860 : *Charakteristik der hauptsächlichen Typen des Sprachbaues*. Berlin : Dümmler.
- , 1871 : *Abriß der Sprachwissenschaft*, Bd. 1: *Die Sprache im Allgemeinen. Einleitung in die Psychologie und Sprachwissenschaft*. Berlin: Dümmler.
- TRAUTMANN-WALLER Céline, 2006 : «Introduction», in *Revue germanique internationale*, vol. 3: *L'Allemagne des linguistes russes*, pp. 3-9.
- VENCKOVIČ Radij & ŠAJKEVIČ Anatolij, 1971 : *Istorija jazykoznanija*, č. 2. Moskva, s. n. [Histoire de la linguistique].
- VILČYNS'KYJ Jurij, 1995 : *Oleksandr Potebnja jak filosof*. L'viv, L'vivs'kyj deržavnyj universytet [Alexandre Potebnja comme philosophe].
- WAKULENKO Serhij, 1996 : «Warum hat Alexander Potebnja keine Semasiologie bzw. Semantik geschaffen?», A. Ivčenko & O. Taranenko (éds.), *Tretij mižnarodnyj kongres ukrajinistiv 26-29 serpnja 1996 r.: Movoznavstvo*. Xarkiv: Oko, p. 263-269.
- XARCIEV Vasilij, 1902-1903 : «Učenie A. A. Potebni o narodnosti i nacionalizme», *Mirnyj Trud (povremennoe izdanie)*, n° II, p. 179-189; n° III, pp. 170-181; n° V, pp. 118-138 [La doctrine d'Alexandre Potebnja sur la nationalité et le nationalisme].



Moritz Lazarus (1824-1903)